

L'Appel.

- Non! Pas 15, tu perds la mémoire Papi, je t'ai déjà dit que j'avais seulement 14 ans.

- C'est vrai, ma Lydie, mais j'ai souvent des trous ... à mon âge... Et tu es tellement grande... Tu es donc allée visiter le Musée de la Résistance du Teil.

- Oui, avec les 2 classes de troisième du collège de Tournon; c'est notre prof d'histoire qui avait organisé la sortie, on a aussi visité le château de Rochemaure.

- Vous avez de la chance d'avoir un Musée de la Résistance en Ardèche, ici dans le Gard ils ont été incapables d'en faire un.

- C'est quand même étonnant Papi, parce que d'après toi la Résistance a été importante dans le Gard; pourquoi n'y a-t-il pas de Musée?

- Certes, la Résistance a beaucoup compté ici, mais voilà on n'aura rien pour en garder le souvenir, c'est bien dommage; pourtant tout a été essayé par l'Association des anciens Résistants. Le maire de Nîmes s'était engagé... D'autres aussi... Même celui de Pont-Saint-Esprit... Maintenant c'est trop tard, les anciens résistants ont presque tous disparu... Un ancien, monsieur Aimé Vielzeuf, professeur d'Histoire, qui vient de mourir, a stocké un tas de documents, de pièces, d'armes et de matériel dans une remise pour le futur Musée... Qu'est-ce que tout ça va devenir?... Au Musée du Teil tu as vu la photo dont je t'avais parlé, de mon ami Raoul, sur la libération de Privas le 12 août 1944? Photo très nette prise par un certain monsieur Jean Oisel.

- Mais oui, on le reconnaît bien, et pourtant il était jeune, il est avec un groupe de maquisards avec leurs armes...

Papi! Avec quelques camarades cette année on a décidé de faire le Concours de la Résistance. Alors tu pourrais nous aider en écrivant ce que tu connais de ton ami.

- Mais vous connaissez le sujet du Concours?

- Non, pas encore... Ça n'a pas d'importance... Tu en a déjà trop raconté ou pas assez...

- Qu'est-ce que tu veux dire?

- Tu le sais bien, une fois tu relates un parachutage d'armes, une autre fois tu dis qu'il a sauté d'un rocher de je ne sais quelle hauteur pour échapper aux Allemands... Qu'il a eu très peur... Qu'il a eu très froid... Qu'il faisait sauter les voies... Qu'en Alsace, alors qu'il venait de quitter son poste d'observation au sommet d'un beffroi depuis seulement dix minutes, le bâtiment a été détruit par l'artillerie allemande et le soldat qui l'avait relevé a été tué net... Qu'il a eu beaucoup de chance... Papi, c'est pas difficile, si tu regroupes toutes les histoires et les souvenirs que tu nous as déjà racontés j'aurai largement de quoi faire un exposé pour le Concours!

- Oui, tu peux le dire, de la chance il en a eue; ça reste un mystère! Pourquoi les uns sont touchés et d'autres pas?... Bon! Rien que pour toi, ma petite Lydie, je vais faire un effort... Mais tu vas m'aider.

- Comment veux-tu que je t'aide? Corriger tes fautes?

- Simplement en lisant mon travail de la journée, et si tu vois des choses pas très claires tu me le diras.

→ En ce mercredi 22 décembre 1943, début des vacances de Noël, les deux inséparables, Raoul et Marcel, décident de rentrer à pieds dans leur famille respective. Internes au collège moderne du chef-lieu, c'est avec un vrai plaisir qu'en début d'après midi ils prennent la route en direction de la montagne et des bois par les raccourcis qu'ils connaissent comme leurs poches pour les avoir empruntés déjà de nombreuses fois ; plus de deux heures de marche!

Habitant la commune de Pranles, ils se connaissent depuis toujours grâce à l'école communale où, du cours préparatoire jusqu'à la fin du primaire, ils sont en permanence les deux premiers, tantôt l'un tantôt l'autre.

Alors, pour l'instituteur la suite logique ne fait pas l'ombre d'un doute : ils doivent poursuivre des études et, après de longues discussions, les parents acceptent de voir leurs " petits ", Raoul et Marcel, entrer au collège comme internes.

Une belle journée hivernale, un temps sec sans vent, un ciel dégagé avec seulement quelques cumulus, un soleil au plus bas de l'année donc pas très chaud mais agréable quand même; rien de mieux pour Raoul et Marcel qui, tout en allant d'un bon pas, parlent de la semaine écoulée, des

vacances qui commencent, mais également de la vie quotidienne qui devient de plus en plus difficile pour les Français à cause des réquisitions qui remplissent les trains pour l'Allemagne de légumes, viande, farine, vêtements...

- *Tu as vu les filles? Elles n'ont pas voulu venir avec nous ?*
- *Mais Raoul tu sais bien qu'en cette saison elles prennent toujours le car, les jours sont courts et il fait froid, la nuit est vite-là, les parents rouspètent...*
- *Sauf qu'avec le bus « gazo » (tous les véhicules fonctionnent au gaz de bois ou de charbon de bois; cela consiste à utiliser un gaz très pauvre à base de gaz carbonique fabriqué au moyen d'un appareil appelé "gazogène") qui ne part qu'à quatre heures, elles peuvent aussi arriver chez elles de nuit, il est souvent en panne dans la côte du Moulin-à-Vent... Dommage, parce qu'avec la Louise on n'a pas le temps de languir... Mais comment fait-elle pour savoir autant de choses ?*
- *C'est pas compliqué, elle passe la semaine en pension chez son oncle qui est secrétaire à la Préfecture et tu te souviens bien qu'elle nous a dit qu'il avait la TSF chez lui et qu'il écoutait "Londres" régulièrement.*
- *Oui... Oui... Mais je pense qu'il y a des choses que son oncle devrait garder pour lui.*
- *C'est peut-être vrai, mais sans lui on ne connaîtrait rien d'autre que les mensonges de Vichy. Il sait bien que c'est défendu d'écouter "Londres" mais il s'en fout.*

→ Sur le sentier de rares rencontres, un homme qui descend vers le Chef-Lieu un panier sur l'épaule qui semble bien lourd, un peu plus loin une femme ramasse des pommes de pins pour allumer sa cheminée, en passant devant la ferme des " Lauzes " les deux amis saluent le fermier qui sort de l'écurie avec une brouette de fumier. Mais la faune profite aussi du beau temps, voilà un écureuil qui dégringole d'un pin et fait quelques bons avant d'entrer sous le couvert des genets, plus loin c'est un lapin de garenne qui coupe le sentier à quelques mètres devant les marcheurs...

- *Avec la suppression de la chasse et des fusils les animaux sont heureux comme des rois !*
- *Mais, Marcel, fusil ou pas fusil, dans les campagnes les gens ne se gênent pas pour braconner et poser des collets.*
- *Oui, je sais, mais pas tout le monde... Mon père a déposé son fusil à la mairie et estime qu'il faut être « réglo ».*
- *C'est-à-dire ?*
- *C'est-à-dire que braconner c'est interdit par la Loi.*
- *D'accord... C'est vrai que ton père ne risque pas de « faire un pas de travers ».*
- *Il faut le comprendre, pour lui Pétain c'est le Bon Dieu, il reste le grand général de la guerre 14-18. Un ancien de Verdun, alors pour lui, le Maréchal... Et puis Travail-Famille-Patrie, ces valeurs de Vichy correspondent tout à fait à son idéal.*
- *Je sais... Je sais... Cette guerre, ton père l'a faite avec seulement deux blessures... Et toi tu es fils unique parce qu'il n'a pas voulu d'autres gosses pour la "boucherie"...*
- *Eh, oui! Mais quand même, les choses sont mal faites, moi je suis tout seul et chez toi vous êtes huit.*
- *Mal faites... C'est sûr... Huit... Sept garçons et seulement une fille; mon frère aîné, Julien, a 19 ans et le plus jeune, Maurice, vient d'avoir 3 mois*

→ Après avoir franchi le col, c'est d'un pas plus rapide que les deux amis abordent la dernière partie du chemin, ce qui incite Marcel à pousser la chansonnette qui est la rengaine du moment: "La nature sans parure c'est toujours la plus belle à voir; j'aime à te voir quand tu t'élanças, j'aime à te voir faire la planche..."

- *Tu as raison Marcel, c'est ça qu'on devrait nous apprendre en classe de musique.*
- *C'est quand même un peu ridicule de chanter tous les matins, en rentrant en classe, l'hymne du Maréchal...*
- *C'est sûr, mais il paraît qu'au collège catholique, non seulement ils chantent " Maréchal nous voilà... toi le Sauveur de la France", mais ils font des prières pour qu'il reste en bonne santé et continue à conduire la Nation...*
- *Pauvre France!*

- *Qu'est-ce que tu vas faire pendant les vacances? Tout seul à la "Grangette" tu dois tourner en rond?*

- *Tous les hivers mon père refait ses écuries, alors mon emploi du temps est tout trouvé: le pinceau pour passer le lait de chaux sur les murs... Et toi?*

- *Moi... Comme d'habitude je vais aller en forêt avec l'équipe de forestiers de mon père; de partout on demande du bois de chauffage et du charbon de bois, alors j'ai pas le temps de languir... La hache, le passe-partout... J'aime bien mener le cheval pour sortir les bois...*

→ Le soleil a disparu... La fatigue commence à sa faire sentir... Mais ils ne sont plus très loin du but; au lieu dit la "Patte-d'oie" les deux amis vont se quitter. Marcel doit faire environ encore quatre à cinq cents mètres pour arriver chez lui à la "Grangette" et pour Raoul, à l'opposé, c'est à peu près la même distance qu'il lui reste à parcourir avant d'atteindre le hameau de "Fontbrun" où sa grande famille demeure dans une vaste maison qui, autrefois, était réservée à l'élevage du ver à soie.

- *Marcel attends-moi, regarde ce que je viens de trouver au pied de ce châtaignier.*

- *C'est quoi ce bout de papier bleu blanc rouge? On dirait qu'il y a du texte...*

- *Oui... Un peu passé... Mais c'est encore lisible... C'est quand même bizarre que je l'aie repéré... Il était à moitié caché par les feuilles...*

- *Alors Raoul tu vas me dire ce que tu lis!*

- *Incroyable, je suis sûr que ce papillon est tombé du ciel... Tu te souviens de ce que disait la Louise : la Royal Air Force ne lâche pas que des bombes sur la France, elle lâche aussi des papiers, des papillons et des journaux pour informer la population... C'est " Le Courrier du Ciel"...*

- *Ce papier raconte quoi?*

- *Laisse-moi finir, je te le passe... Tiens! Un texte du général De Gaulle...*

- *C'est extraordinaire! Tu te souviens que la Louise avait fait circuler un journal clandestin qu'elle avait "piqué" à son oncle, le journal "Combat", et que sur ce journal il y avait ce même texte de De Gaulle.*

- *Oui, l'Appel du 18 juin 1940!*

- *Tu sais que lorsqu'on trouve ce genre de papier il faut le porter à la gendarmerie ou à la mairie...*

- *Tu rigoles! Non seulement je vais le garder précieusement, mais je vais le recopier pour le distribuer au collège... Seulement c'est le papier qui manque, je vais prendre la dernière page de mon brouillon mais c'est tout, je ne pourrai pas en déchirer plus sinon...*

- *Mais, Raoul, si tu montres ce papier à tes parents... Qu'est-ce qu'ils vont dire?*

- *Rien du tout; en dehors de son travail mon père se moque pas mal de tout le reste; mais tu ne dis rien chez toi ... Je connais tes parents...*

- *Si tu veux, à la rentrée j'en ferai aussi une copie, et peut-être que ça fera boule de neige?*

→ Ainsi fut fait!

Le lundi 3 janvier 1944, en fin de journée tout le collège a lu le texte du général De Gaulle et, naturellement, les discussions vont bon train sur le sujet.

Raoul, fier comme Artaban, et aussi inconscient que la jeunesse peut l'être, garde précieusement le document dans son livre d'Histoire sans se douter un seul instant des risques qu'il vient de prendre en diffusant d'une manière aussi irréfléchie le texte appelant à la résistance contre l'occupant.

- *Papi j'ai lu tout ton travail, c'est quand même formidable de faire des heures de marche pour rentrer du collège...*

- *Tu sais, pendant la guerre on allait toujours à pieds, on marchait... on marchait... les kilomètres étaient sans doute plus courts qu'aujourd'hui où pour faire cent mètres on prend la voiture.*

- *Mais c'est vrai que si quelqu'un trouvait un tract tombé du ciel jeté par un avion anglais il devait le porter à la gendarmerie; ça n'a ni queue ni tête?*

- *Mais, ma petite Lydie, aujourd'hui on ne peut pas comprendre; il y avait tellement de choses qui n'avaient ni queue ni tête et qui nous rendaient la vie impossible.*

- *Donc ton ami Raoul était en infraction en distribuant ce texte du général De Gaulle?*

- *C'est sûr, mais il était jeune et ne pensait pas aux conséquences que cela pouvait avoir...*

→ Qui a mouchardé? Un élève? Un prof? Par quel cheminement le texte est-il arrivé entre les mains des autorités, Milice et Gendarmerie? Questions restées sans réponse; mais tout va très vite puisque, en fin de semaine, le samedi soir en arrivant chez lui pour passer le dimanche Raoul découvre le "pot aux roses". Avec sa froideur habituelle, sans détour, avec une parole claire devant toute la famille réunie autour de la table pour le souper, le père ne fait pas dans la dentelle:

- *Mais, mon petit, tu restes un vrai gamin, tu as encore fait une connerie plus grosse que toi... On dirait pas que tu as 16 ans!*

→ Maintenant, après le souper, alors que frères et sœur sont au lit, Raoul écoute son père qui, calmement, lui fait la morale et lui signifie que le collège c'est fini...

- *C'est vrai, Raoul, que la semaine dernière tu m'as montré le papier que tu avais trouvé dans les bois, mais je pensais pas que tu allais le faire voir à tes camarades... Maintenant on est dans de beaux draps...*

- *Mais papa, c'est si grave que ça?*

- *C'est très, très grave, et on a bien de la chance que le Félix soit venu m'informer...*

- *Le Félix? Ton ami le gendarme?*

- *Oui, hier soir à 9 heures, en pleine nuit, il est monté uniquement pour me dire que tu ne devais plus retourner au collège. Ils ont reçu un coup de téléphone de la Milice de Privas demandant des renseignements sur notre famille suite à la diffusion de l'Appel du général De Gaulle... Le Félix dit que si tu retournes là-bas ils vont obligatoirement t'arrêter... Il pense aussi que tu ne dois pas rester ici parce que c'est peut-être lui qui devra venir te cueillir avec ses collègues, au cas où la Milice de Privas le décide.*

- *Mais papa, qu'est-ce que je fais?*

- *On va voir; en tout cas il faut que demain matin tu ailles prévenir ton camarade et lui expliquer la situation parce que vous êtes tous les deux accusés de faire partie d'un réseau chargé de distribuer des tracts et des journaux clandestins.*

- *Pour un bout de papier trouvé dans les bois...*

- *Bon! Demain soir on ira à "La Pizette" voir le Raymond; il a déjà constitué deux groupes de F.T.P. (Francs Tireurs et Partisans), il refusera pas de te prendre; je sais bien qu'en ce moment avec le STO (Service du Travail Obligatoire) il y a tellement de réfractaires qui rejoignent le maquis qu'il est un peu débordé, mais on verra bien...*

- *Le Raymond? Le camionneur? Il va te dire que je suis trop jeune.*

- *C'est bon, ne discute pas. En tout cas il y a une chose que tu dois comprendre, maintenant tu es muet comme une carpe, tu ne décides rien tout seul et tu ne connais personne!*

→ Finalement, après quelque hésitation, le Raymond se laisse convaincre et confie Raoul à un de ses chefs de groupe.

Du jour au lendemain Raoul devient un hors-la-loi, un terroriste pourchassé ...

C'est le début d'une épopée qui aujourd'hui lui semble totalement invraisemblable.

Le groupe F.T.P. vient de s'installer dans une vieille bergerie désaffectée ayant à peu près 12 mètres de long sur 5 de large, sur la commune de Bozas à 600 mètres d'altitude et à 45 kilomètres de Fontbrun; un petit plateau bordé par la forêt, pins, châtaigniers, fayards, un dégagement à l'Est permet une vue magnifique sur la vallée du Rhône et les montagnes du Vercors à l'horizon. C'est le "Maquis du Roc".

Un vieux bâtiment sans âge, des murs très épais, enduit d'un mortier de chaux maigre en plaques ça et là. Une grande pièce avec de minuscules fenêtres donnant au Sud et à l'Ouest, ne laissant pénétrer qu'un peu de lumière; des murs gris qui ne se souviennent pas de leur dernier badigeon. Quelques meubles anciens, plus que rustiques, dont un buffet entièrement tiré d'un tronc de châtaignier et travaillé au couteau, sont plaqués contre les murs sinueux. Au-dessous, taillée dans le schiste, la bergerie proprement dite au dallage recouvert d'un matelas de crottes de moutons, épais d'au moins quarante centimètres.

En raison du mauvais état du manteau et du conduit de fumée de la cheminée, les maquisards ne font pas la cuisine à l'intérieur, mais dehors sous un abri en tôles, le "calabert". La batterie de cuisine, fort rudimentaire, se compose d'une "rosière" (une chaudière en fonte), de deux gros chaudrons en

cuire noircis, de deux seaux en zinc servant à puiser l'eau à une maigre source coulant à une centaine de mètres.

L'adaptation ne va pas de soi, ce mois de janvier 1944 est très froid, Raoul a froid le jour, a froid la nuit. Un seul poêle à bois pour chauffer un tel volume, c'est absolument dérisoire. Le chef de groupe, Adrien, lui confie l'entretien du poêle; et jusqu'à fin janvier il passe son temps à ramasser du bois dans la forêt et garnir le foyer.

Après 3 semaines d'acclimatation le voilà prêt pour suivre et aider ses camarades charger d'appliquer les ordres supérieurs qui comportent deux missions: Tout mettre en œuvre pour empêcher un trafic normal sur la ligne SNCF Lyon-Nîmes, et s'occuper des miliciens et des collaborateurs de la région.

L'influence du Parti communiste sur les F.T.P. est incontestable.

La hiérarchie est d'inspiration soviétique, où le commissaire joue un rôle important pour l'embrigadement au parti. L'idée est infusée aux jeunes maquisards qu'ils se battent, certes, pour libérer leur terre, pour vaincre les Allemands; mais, aussi, pour construire un monde nouveau promis au socialisme.

Lui, le gamin au milieu des 17 autres maquisards de 20 à 25 ans, est obligatoirement "ausculté" par le missi-dominici en tournée d'inspection. Un homme charmant, vêtu en militaire, qui le questionne sur sa famille, le métier de son père, ce qu'il pense de Vichy, sur les gens qu'il connaît, sur son collègue et ses professeurs, pourquoi et comment il a abouti au "Maquis du Roc"... Des questions, encore des questions pendant une bonne demi-heure; mais Raoul pense que le commissaire en savait déjà pas mal avant de le rencontrer.

- Papi, tu ne dis plus rien sur Marcel, l'ami de Raoul. Il était avec lui ou il était dans un autre camp au maquis?

- Ma pauvre Lydie, son camarade n'a pas eu de chance.

- Pourquoi?

- Comme l'avait suggéré le gendarme lors de sa visite pour informer son père de la situation dangereuse dans laquelle il s'était mis, le dimanche matin Raoul se rend chez Marcel pour lui dire de ne pas retourner au collège à la rentrée, mais il trouve la maison fermée.

- Son camarade et ses parents étaient sans doute à la messe puisque, comme tu le dis, ils étaient très fervents soutiens de Pétain et de l'Eglise.

- C'est seulement quand il est revenu de la guerre que Raoul a appris ce qui s'était passé: En famille, ce dimanche matin, ils sont partis très tôt pour un baptême chez des cousins, à cinq ou six kilomètres. Ce qui fait que Raoul n'a pas pu avertir son ami Marcel du risque qu'il courrait en se présentant au collège pour la reprise après les vacances de Noël.

- Il y avait vraiment des risques?

- Ma pauvre petite... La Milice est venue le chercher dans sa classe... Après le questionnaire d'usage... Quelque chose de terrible... Seulement trois jours plus tard ils l'ont embarqué pour un "camp de travail" en Allemagne...

- Ses parents n'ont rien pu faire?

- Faire quoi? Lorsqu'ils ont appris la nouvelle, leur Marcel était déjà en Allemagne... C'est terrible, ils ne l'ont pas revu... Si! Ils l'ont revu: Après la libération du "camp de travail" au printemps 1945 par les Américains, Marcel est rentré chez lui en ambulance... Il est mort 6 jours après... Raoul entend encore sa mère: On aurait dit un vieillard de 60 ans, méconnaissable... Ils me l'ont massacré mon Marcélou!...

→ Pendant tout le mois de janvier 1944, les routes étant trop dangereuses à cause du verglas, de la neige et des patinoires sur la descente dans la vallée du Rhône, c'est le calme plat au "Maquis du Roc"; mais les activités sont activement reprises dès la mi-février.

Attentats sur la ligne du chemin de fer Lyon-Nîmes; coupures de poteaux téléphoniques; pylônes électriques dynamités... Ainsi que des coups de mains qui ont tous pour but de se ravitailler en armes, en munitions, en explosifs, en carburant ou en vivres; récupérer également, en d'autres occasions, du matériel médical qui s'avèrera bien utile pour "l'hôpital du maquis", situé à environ deux kilomètres dans la forêt.

C'est le repas du soir, quand il n'y a pas de sortie, qui sert de réunion de travail, et quand l'action est au programme, c'est toujours le repas du soir qui sert d'ultime mise au point.

Malgré les consignes de prudence et de silence, les conversations sont souvent animées, bruyantes, les mises au point ne sont pas simples, les ordres du jour sont chargés, les activités sont nombreuses.

- *Il est question de faire un déraillement d'ici deux ou trois jours... Il faut que la ligne P.L.M. soit coupée le plus tôt possible...*

- *Je propose qu'on retourne au Jonchet, il y a la route mais aussi plusieurs replis possibles, on se sent mieux pour aborder la voie qu'à Crépont.*

- *Va pour le Jonchet, mais faudra y aller prendre position dès le matin, autre chose, nous n'avons plus de cordon Bickford et un légal du Ponceau nous en propose, qui veut y aller, en règle et sans arme bien sûr?*

- *Je dois aller poser une bombe dans la maison où couchent les miliciens, à Cabrière, c'est à mi-chemin, tu sais que j'ai rendez-vous avec Dédé, le légal, après-demain soir, ça ira?*

- *Oui, mais alors tu caches ton feu aussitôt après l'explosion et tu continues, tu es en règle? Le légal, c'est Mortier, 7 rue Albert, tu viens de la part de Tintin, c'est tout, et planque le cordon dans les tubes de cadres.*

→ Voilà Raoul, avec deux camarades, préparant un déraillement au nord de la ville de Tournon; l'explosif est collé sur le rail, le détonateur en place, le cordon bickford est déroulé...

On pourrait croire, par le laconisme des comptes-rendus que cela se passait sans problème: " *Déraillement réussi à tel endroit de la ligne de chemin de fer, tant de wagons détruits, tant de jours d'arrêt de la circulation...* " Et certains penseront que les saboteurs allaient sans peur et sans problème... On pourrait aussi discuter sur la définition du courage, mais tous, sans exclusive, avaient souvent la peur au ventre. De quoi avaient-ils peur, en fait, quand ils abordaient la voie avec leurs lourdes clés et leurs armes ridicules? Ils avaient peur d'échouer, peur de flancher, peur d'avoir peur, peur de l'imprévu mais surtout peur du silence et de la solitude. La "trouille"; il ne fallait pas parler, ni tousser, il ne fallait surtout pas d'éternuements si significatifs, si imprévus et si douloureux à retenir. Si un garde-voie les dérangeait, s'il arrivait le moindre incident, si l'Allemand se manifestait en patrouille, si les gardes les interpellaient, c'était alors presque un soulagement car il fallait agir, appliquer des consignes, ils avaient un obstacle, un adversaire, un événement, l'angoisse était oubliée.

Parfois ils préparaient leurs incursions pendant des heures, des heures et des jours de surveillance, des lieux, des chemins et des itinéraires.

Au camp, en cette fin de journée de mars, on sent l'atmosphère s'alourdir; la nuit est là et la Citroën n'est pas rentrée. Ils sont partis à trois pour cueillir un milicien à l'heure où il sort de chez lui, le matin pour se rendre à son bureau. Enfin, le postier du village, vers 22heures, apporte le pourquoi de l'absence: par un coup de fil, son collègue de Saint-Péray vient de lui signaler qu'une traction du maquis a été attaquée par les Allemands, les trois occupants sont morts.

Seulement deux jours après ce drame, copie conforme avec les trois maquisards chargés de dynamiter un pylône électrique: alors qu'ils cachaient leurs vélos dans des fourrés avant d'aller vers le pylône à détruire, ils sont arrêtés par la milice qui, indiscutablement, les attendaient à coup sûr.

Pour Adrien, le chef, les choses sont claires, il n'y a pas une minute à perdre, il faut lever le camp. Mais pourquoi la "machine s'est elle détraquée aussi brutalement"? Un traître au camp? Oui! Il est démasqué trois semaines plus tard grâce à un piège que lui a tendu Adrien, et est fusillé sur-le-champ.

Heureusement le printemps apporte son soleil et sa lumière, car dans la nouvelle installation c'est tout simplement la vraie vie des "Trappeurs de l'Arkansas" au milieu d'une carrière désaffectée où des cabanes, plus que rustiques, ont été construites.

Mais avec un chef comme Adrien tous les maquisards restent volontaires pour aller jusqu'au bout du monde et se faire hacher s'il le fallait. Métis, né d'un père français et d'une mère malgache, il en impose tout naturellement avec une carrure d'athlète, mesurant 1,85 mètres; son autorité naturelle ne se discute pas. Exigeant, intransigeant, mais grâce à ses appréciations, ses jugements et ses

décisions rapides, claires et nettes, la confiance des maquisards est totale: "*Je dis ce que je fais et je fais ce que je dis!*"

Ceci étant, il n'hésite pas à risquer sa peau si nécessaire. C'est ce qu'il décide le jour où l'imprévu met en question son autorité de chef : Lorsqu'un milicien ou un collaborateur est arrêté, il est jugé d'une manière plutôt expéditive et condamné à être fusillé; mais Adrien, malgré ses convictions foncièrement communistes et athées, tient, mordicus, à ce que le condamné, s'il en exprime le désir, puisse, avant sa mort, recevoir les derniers sacrements de la part du curé du village. C'est ainsi que le vieux curé, qu'il envoie chercher, est présent dans les formes de l'art, à chaque "mise à mort". Personne ne discute ni ne conteste la chose jusqu'au jour où trois maquisards décident de passer outre, et de fusiller immédiatement, après son jugement sans confession auprès du curé, le collaborateur qu'ils viennent d'amener car ce dernier est le dénonciateur du père d'un des trois maquisards contestataires. Il y a de l'orage dans l'air.

- *Ce salaud a dénoncé mon père qui va crever comme un chien sur un tas de fumier chez les boches...*

- *Je le sais, mais c'est pas une raison pour que vous décidiez de ne pas appliquer les règles...*

- *Mais on s'en fout de tes règlements...*

- *Je vous répète que le condamné ne sera fusillé qu'après avoir vu le curé...*

.....

Mais les trois frondeurs font comme si le chef parlait au vent; ils attachent le collaborateur au poteau et, fusil en mains, se positionnent pour l'acte final.

Tout le camp en demi-cercle est présent pour participer à une telle empoignade; jusque-là jamais personne n'a contesté un ordre; aussi bien tous les maquisards attendent fébrilement ce qui va suivre et comment le chef va se sortir de cette impasse?

Adrien se place à un mètre devant les trois indisciplinés, et demande alors à un maquisard présent d'aller lui chercher une grenade offensive, puis, le bras tendu à hauteur des visages, la grenade en main il ordonne aux "spectateurs" de reculer le plus loin possible, ensuite s'adressant aux trois récalcitrants:

- *Voilà! Maintenant je ne discute plus, si à mon troisième commandement vous restez sur vos positions, nous y passons tous les quatre!...*

- *Premier commandement: Déposez vos fusils à terre!*

Personne ne réagit... Quelques secondes d'attente et Adrien dégoupille la grenade ... La tension est extrême... En ouvrant la main qui tient encore la cuillère du détonateur ce sera l'explosion...

- *Deuxième commandement: Déposez vos fusils à terre!*

Il n'y aura pas de troisième commandement, avec un ensemble parfait les trois rebelles obtempèrent: les fusils sont couchés par terre.

Tout le monde pousse un ouf de soulagement, le chef vient de démontrer jusqu'où il est capable d'aller.

Le milicien a été fusillé, comme prévu, mais après avoir reçu les derniers sacrements catholiques...

- *Papi, maintenant tu vas écrire que les trois maquisards désobéissants ont aussi été fusillés. Mais c'est affreux toutes ces fusillades! C'est abominable!*

- *Non! Tu vois Lydie, le chef du camp de Raoul n'était pas un barbare qui ne pensait qu'à tuer. Il avait compris que le maquisard qui avait arrêté le collaborateur qui était le dénonciateur de son père avait une excuse de première main; aussi bien, les trois fautifs s'en sont tirés avec seulement une bonne réprimande et quelques tours de garde supplémentaires.*

- *Mais tu crois que le chef aurait fait ce qu'il avait dit? Il se serait tué... Comme ça... Parce qu'on lui avait désobéi ?*

- *Compte tenu de ce que m'en a dit Raoul, je le pense; en tout cas les trois indisciplinés en étaient convaincus, alors... ils ont pensé qu'il vaut quand même mieux passer pour un "dégonflé" auprès des camarades plutôt que de mourir aussi bêtement.*

→ Le temps passe, et enfin le Grand Jour tant attendu! Le Jour "J"! Le 6 juin 1944 les alliés débarquent en Normandie.

En cette belle journée printanière, en ce jour historique du 6 juin 44, c'est la "levée en masse", des amis sortant de "l'ombre" se retrouvent, des connaissances qui, légalement, auraient du se trouver en Allemagne... Finis les secrets, les on-dit, les suppositions et les silences... Dès ce jour tout est clair !

En apprenant que son frère aîné a "pris le maquis" le 6 juin dans un camp sur la commune de Gluiras, dans la branche "Armée Secrète", Raoul décide, avec l'accord d'Adrien, de "changer son fusil d'épaule" et de le rejoindre.

Une véritable organisation militaire est créée dès les premiers jours.

Voilà Raoul soldat dans la 36^{me} Compagnie du Secteur C de l'Ardèche, dépendant des F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur). Armée des ombres où il n'est pas question de politique mais uniquement de libérer le pays sous l'autorité du général De Gaulle.

Comment ne pas penser à ce vers de Victor Hugo: *ces va-nu-pieds imberbes* ! Ce ne sont pas les soldats de l'an II, mais ceux de l'an 44! Pourtant, quelles similitudes! Les compagnies sont constituées le jour-même; la jeunesse, en grande partie imberbe, en étant le principal fer de lance.

Bien évidemment, cette levée en masse surprend l'ennemi, que ce soit la Milice de Vichy ou les Allemands. Il n'est plus question de s'aventurer dans ces montagnes avec quelques dizaines de soldats pour aller y faire respecter les lois du gouvernement Pétain ; d'autant moins que c'est une grande partie du département qui se trouve, du jour au lendemain, sous l'autorité de la Résistance.

Les parachutages d'armes et de munitions s'intensifient ; de même quelques officiers alliés, Français et Anglais, arrivent par le même chemin jusqu'à l'état-major départemental de la Résistance.

Dormir sur du foin, dans des granges... Quel confort!

Avec quelques camarades, Raoul prend des cours très spéciaux donnés par un officier britannique surnommé "Tombereau" (lors de son parachutage il a atterri loin du lieu prévu, sur de la rocaille, et il a été retrouvé le lendemain matin assis contre la roue d'un tombereau à fumier près d'une ferme, une entorse à une cheville et un doigt cassé).

Entraînement, formation, apprentissage sur les armes nouvelles telle que la grenade Gammon capable de retourner une auto-mitrailleuse, réceptions de parachutages sur le plateau de La Fargatte.

Le camion gazogène est un peu poussif dans la côte qui mène sur le plateau où se situe le terrain, mais après une dizaine de kilomètres voilà le plat qui redonne une certaine énergie au moteur du camion... La route fait de brusques lacets, par intermittences, les phares font surgir des flots de murailles rocheuses ou laissent deviner les fonds noirs de la vallée.

Les maquisards sont heureux, intensément heureux.

C'est une région sauvage avec de rares fermes, un plateau qui en fait un endroit idéal pour les parachutages. Plateau que borde la montagne du Serre du Pigeon vers le Nord.

Le balisage est mis en place et l'attente commence, attente énervante, car tous ont peur que l'avion ne soit pas au rendez-vous. Soudain une rumeur pointe dans le lointain et tout le monde se tait sur le plateau, tout le monde écoute, tout le monde est suspendu à ce bruit qui apporte l'espoir, les cœurs battent très fort.

Pendant un instant le bruit semble disparaître quand, tout à coup, un fracas de tonnerre débouche de derrière le Serre du Pigeon et éclate au-dessus des têtes, l'avion passe à une faible hauteur et disparaît.

Prestement les feux qui encadrent la superficie choisie sont allumés. Les signaux convenus sont aussitôt émis par le spécialiste en morse avec un projecteur sur batterie de voiture.

L'avion revient, tourne autour du terrain et, soudain, repasse au-dessus des têtes; le ciel se peuple de tâches blanchâtres: " Il a lâché! " C'est un cri unique des maquisards qui courent après les containers, les parachutes s'agitent un instant puis, vaincus, s'écroulent; partout les containers dégringolent, certains, déportés par le vent, semblent vouloir s'éloigner poursuivis par une meute qui les récupère. Un container est tombé en chute libre son parachute ne s'étant pas ouvert, il faut une pelle pour le sortir du sol où il s'est fortement enfoncé.

Durant un moment, la folie semble régner sur le terrain, puis, bientôt, les parachutes étant tous à terre, l'excitation se calme et le ramassage commence. Le sol étant très détrempe, c'est une charrette que tire une paire de bœufs qui réceptionne les "colis" et les emmène au camion resté en bordure du terrain. Le travail s'effectue rapidement.

Avant l'aube le camion rempli de containers arrive au camp où le déchargement est rapidement effectué; tout est trié avec soin, les armes dégraissées, les chargeurs répartis, les grenades mises à part, l'argent compté... Puis pendant les deux nuits suivantes tout l'arrivage est distribué aux trois maquis du secteur...

- Mais, Papi, maintenant, si je comprends bien ce que tu racontes, Raoul et ses camarades sont à la campagne à ne rien faire pendant que ses anciens amis F.T.P. continuent à saboter et à perturber les allées et venues des occupants?

- On peut voir la chose ainsi; sauf que cette soi-disant tranquillité n'a pas duré très longtemps; tu te doutes bien que les Allemands ne pouvaient pas supporter de voir se constituer une véritable armée dans leur dos.

- Mais ce n'était pas une armée avec tout son matériel de guerre!

- Oh! Non! D'ailleurs c'était bien plus logique de garder une structure très mobile sans armes lourdes qui auraient beaucoup gêné les maquisards dans leurs déplacements.

- Puisque Raoul était à Gluiras, c'était pas loin de chez lui, il pouvait aller voir ses parents?

- Quand même il y avait bien une vingtaine de kilomètres; mais il les a visités une fois après la libération de Privas le 12 août 1944.

- Ah! Oui! Je crois qu'il s'en souviendra longtemps de la libération de la ville, les filles l'embrassaient.

- L'accueil qu'ils ont reçu par la population ce jour-là a quelque chose de délirant. La foule frémissante d'enthousiasme, est compacte, massée sur leur passage elle les acclame avec frénésie... toutes les poitrines chantent, crient, hurlent de joie... fleurs, cigarettes, bouteilles de vin,...embrassades (alors que depuis peut-être une semaine les maquisards n'ont pas touché un gant de toilette)... Naturellement ils ne s'attendaient pas à une telle réception ; et ils sont particulièrement fiers d'apprendre que Privas est la première Préfecture de France libérée par les F.F.I. ! Mais cela leur a coûté une vingtaine d'hommes tués.

- Ils sont alors au repos, ils sont restés longtemps en ville?

- Non! Trois jours seulement car le 15 août il y a eu le débarquement franco-américain en Provence, alors ils sont allés dans la vallée du Rhône pour faire en sorte que les Allemands en se repliant ne prennent pas la direction de Privas.

→ Le Pouzin (en ruines), Peyre (incendié), Baix (presque intact), pendant une dizaine de jours, du 19 au 31 août 1944, ce sont les coups de mains, les accrochages, les batailles s'y succèdent; sous une chaleur accablante, et la nature qui brûle de partout, incendies provoqués par les obus et les balles des fusils et mitrailleuses... Des morts, chez l'ennemi mais aussi chez les F.F.I.

Avant les derniers affrontements dans la vallée du Rhône, il y a les rudes semaines de l'été qui mettent l'Ardèche à feu et à sang, et que Raoul n'oubliera jamais.

Le Chambon où deux autos-mitrailleuses sont incendiées, obligeant l'ennemi à rebrousser chemin; non sans casse du côté F.F.I.

Mais aussi, la bataille catastrophique du Cheylard où les "barbares" ont déployé tout leur savoir-faire les 5 et 6 juillet. Il y eut dans cette bataille du Cheylard beaucoup de douleurs, de deuils, de sang versé, des actes de courage, de la bravoure... Les maquisards ont 58 tués ou disparus et 150 blessés, dont une quarantaine très graves. Chez les civils il y a 49 morts et 42 blessés. Un peu partout plusieurs dizaines de femmes sont violées, et parfois à de nombreuses reprises; parfois des fillettes... Mais le symbole de tous ces outrages reste Paulette Davin, 21 ans, qui mourut de toutes les violences subies.

Ces violences à l'égard des femmes ne manquent pas d'exacerber les sentiments de vengeance à l'égard des Allemands; mais aussi à l'égard des Français collaborateurs qui servent de guides dans les montagnes.

Deux officiers F.F.I. accusés d'avoir gravement manqué à leurs devoirs en abandonnant leur poste sont arrêtés et traduits devant un tribunal militaire de circonstance, à Antraigues (où l'état-major s'est installé). Ce dernier est composé d'officiers F.F.I. de secteurs autres que ceux où les fautes ont été commises. Ils sont condamnés à la peine capitale; le premier se suicide, le deuxième est fusillé.

La bataille du Col-de-Justice, et bien d'autres coups de mains et accrochages qui ont meublé les mois très chauds de cet été brûlant!

Une fois la guerre sur le département terminée, tous les soldats F.F.I. sont placés devant un choix très important: Rentrer à la maison ou s'engager dans l'Armée de Libération.

Raoul décide, avec quelques camarades, de continuer avec l'Armée de Libération.

Les changements sont très importants, mais après les mois passés au maquis Raoul n'a aucune difficulté à se plier aux exigences de la véritable Armée.

Après la libération de Lyon c'est la progression vers le Nord. Macon, Chalon-sur-Saône, Autun, Dijon... Les Vosges... L'Alsace...

L'hiver est là, très dur, des températures allant jusqu'à moins vingt degrés. Les soldats de couleur, ne résistant pas à cette terrible météo, sont renvoyés à l'arrière et démobilisés.

Neige, gel, dégel, boue, pluie verglacée, armes bloquées par le gel...

Les soldats passent autant de temps à se battre contre la météo que contre les Allemands.

À la mi-décembre tout semble figé, chez les uns comme chez les autres. Puis, brutalement, c'est le branle-bas général sur tous les fronts: Hitler a décidé de profiter d'une météo exécrable pour surprendre les alliés en attaquant les Américains et reprendre le port d'Anvers; reprendre également la ville de Strasbourg.

La surprise est totale, en Belgique le front américain est enfoncé et ce n'est qu'après une semaine de replis stratégiques et particulièrement meurtriers que l'attaque allemande est stoppée, grâce au soleil revenu qui permet l'intervention de l'aviation.

Sur le front d'Alsace la situation est loin d'être brillante; en effet, les Américains ayant abandonné leur secteur au Nord pour aller au secours de leurs frères d'armes dans les Ardennes, les Français doivent accomplir des prodiges pour résister à la contre-attaque ennemie ayant en vue la reconquête de Strasbourg. Déjà de nombreux strasbourgeois, ne voulant pas revivre l'occupation allemande, quittent la ville

- *Alors papi, c'est là que le Hallouf est dans le Douar?*

- *Oui, ma petite, c'est là! Le verrou de Kilstett. Et c'est sans doute la plus rude bataille que Raoul a connue.*

Lorsque le général Schwartz, gouverneur militaire de Strasbourg, prend connaissance de cette situation, il demande à son état-major : "*Voulez-vous vous aligner sur l'action américaine? - Non! Nous restons, nous combattons à la tête de nos hommes et nous résisterons.*"

Dans le secteur de Kilstett, les 21,22 et 23 janvier 1945, est livrée la dernière bataille pour la protection de Strasbourg. Kilstett à seulement une dizaine de kilomètres au Nord de la ville.

Après de durs combats, les positions se sont fixées de part et d'autre, les deux parties renforcent immédiatement leurs positions de défense. Du 9 au 21 janvier, le régiment de Raoul, isolé, après des attaques et contre-attaques subit des pertes importantes mais il tient bon conformément à la devise du régiment "Jusqu'à la mort."

Le 21 janvier, l'ennemi veut en finir avec le verrou de Kilstett qui lui barre la route vers Strasbourg. Au petit matin un déluge de fer et de feu s'abat sur les positions du régiment. C'est l'enfer et comme prévu, les prémices d'une attaque imminente.

Durant les heures suivantes l'ennemi donne l'assaut et procède méthodiquement à l'encerclement du régiment. Des chars sont utilisés et appuient de leur feu la progression de l'infanterie. Les combats sont féroces, de maison en maison, de ferme en ferme, de grange en grange. La situation devient grave; le secteur est maintenant réduit au seul village. Le régiment va-t-il succomber devant un ennemi plus nombreux, utilisant des moyens lourds et lui laisser la route ouverte de Strasbourg?

Le colonel connaît ses hommes, leur courage, leur esprit de sacrifice. Après la Tunisie, l'Italie, la Provence, la vallée du Rhône, ils sont aguerris. Ils prennent des coups, mais ils en donnent aussi. Cependant il est inquiet, le rapport des forces lui est défavorable. Il sait ce que risque son magnifique régiment. Par radio il fait part de son inquiétude à l'état-major qui lui demande : "*Tenez bon jusqu'au matin. Nous tiendrons le temps qu'il faudra* " répond le colonel avec calme et sérénité.

Cependant l'ennemi progresse et veut porter le coup de grâce après avoir terminé l'encerclement.

"*Faites vite, le Hallouf est dans le Douar* " (le cochon est dans le village); lance le colonel à la radio. En clair, cela veut dire que l'ennemi progresse et va réussir sa manœuvre.

Devant la gravité de la situation, le commandement français de Strasbourg rassemble toutes les forces disponibles pour aller dégager le régiment.

L'assaut est brutal, les pertes sévères. L'opération bien préparée, bien exécutée, est un succès. Le régiment est dégagé. La fraternité d'arme a été payante. L'ennemi a décroché, s'est replié. Le "Hallouf a été sorti du Douar". Le régiment a été sauvé. Strasbourg n'a pas été repris.

Le verrou de Kilstett a tenu bon!

Avant de pouvoir reprendre la lutte dans de bonnes conditions le régiment de Raoul a besoin d'un peu de repos et, surtout, a besoin de se reconstituer; "boucher les trous" en homme et en matériel nouveaux.

Une douzaine de jours en cantonnement en banlieue de Strasbourg pendant lesquels Raoul profite au maximum des deux permissions de la journée accordées pendant cet intermède.

Invité pour un repas chez un ménage de Schiltigheim, il découvre ce qu'ont été les années d'annexion de l'Alsace par Hitler. Ces gens pleurent la disparition d'un fils sur le front de Russie, il faisait partie des "Malgré nous!" Vexations, brimades, contraintes, humiliations quotidiennes ...

Le printemps permet la libération totale de l'Alsace, mais la guerre n'est pas terminée pour autant. Fin mars, la situation évolue très vite.

Ça y est, c'est pour demain à l'aube! Depuis quelques jours tout le régiment a compris que le jour "J" n'est pas loin; méthodiquement la rive droite du fleuve est pilonnée par l'artillerie française, à tel point que Raoul se demande s'il reste encore quelque chose à écrabouiller là-bas? Là-bas de l'autre côté du Rhin, ce fleuve majestueux, à côté duquel le Rhône fait piètre figure, et qu'il faut traverser si l'on veut continuer de faire la guerre... Sans pont.

Boudins américains et barques de pêcheurs avancent ... mètre après mètre la flottille progresse. Sur ces petits rafiots personne ne dit mot, mais Raoul, comme ses camarades, ressent une certaine fierté à quoi il faut ajouter un peu d'appréhension en pensant qu'il va poser les pieds chez l'ennemi. Au milieu du fleuve, la tension augmente d'un cran, heureusement les tirs ennemis ne causent que de légères pertes car la veille le 4^{me} R.T.M. a déjà établi une tête de pont sur la rive droite.

La guerre sur le sol de France ou la guerre en pays ennemi reste la guerre...

- *La guerre sera bientôt finie! Sois prudent mon petit! Fais bien attention à toi!..*

Ces quelques mots de sa mère qui lui souhaite un bon anniversaire pour ses 18 ans font sourire Raoul qui se demande comment on peut être prudent en faisant la guerre?

Et, en effet, la guerre prend fin seulement quelques jours plus tard, le 8 mai 1945 l'Allemagne capitule.

Pas de bal ni de Champagne pour les troufions, mais un Ouf ! qui recouvre tellement de choses inexprimables.

Après un temps d'occupation en Autriche, Raoul retrouve la vie civile...

" J'affirme, pour moi, que sans la guerre il est un monde de sentiments que je n'aurais jamais connu ni soupçonné. Ces heures de guerre plus qu'humaines imprègnent la vie d'une force tenace, définitive, d'exaltation et d'initiation, comme si on les avait passées dans l'absolu." **Teilhard de Chardin**

Épilogue:

Comme tous ses "Classards" de la 47, lorsqu'il a 20 ans, Raoul n'échappe pas au bon fonctionnement de la "machine administrative" qui le convoque pour le "Conseil de révision" pour savoir s'il est " Bon pour le Service"!

Avec ses camarades, une dizaine, tous aussi nus que lui, Raoul est pesé, mesuré, ausculté... Puis il attend longuement d'être examiné et interrogé par la cohorte d'officiers et civils à l'air grave; tout confits de leur rôle d'examineurs et pénétrés de leur importance, jaugeant les jeunes gens avec des yeux de marchands de bestiaux !

- *Vous êtes déclaré "Bon pour le Service"*

Environ deux mois après cette plaisanterie, le 5 décembre 1947, Raoul reçoit son incorporation au 501^{me} régiment de chars au fort de Romainville, dans la Seine-St-Denis.

Par chance pour lui, mais sans doute pas pour le pays, en cette fin d'année 1947 une grève générale de la SNCF paralyse la France depuis déjà plusieurs jours et ne semble pas devoir s'arrêter rapidement. Raoul se rend alors à la gendarmerie et explique son cas en présentant ses états de service. Après avoir enregistré le tout et consigné le fait que la grève empêchait tout déplacement, le gendarme fait signer le document à Raoul qui, depuis cet entrevu, n'a jamais plus été dérangé par l'administration militaire.

Adrien:

On le retrouve au Maroc.

C'est seulement après beaucoup de tensions, de problèmes, de tribulations et de très grandes difficultés avec la France que le pays accède enfin à l'indépendance le 2 mars 1956.

En réaction contre la France, le Roi Mohamed V (qui avait été exilé en Corse et à Madagascar) décide d'expulser tous les Français résidant dans son pays. Décision appliquée avec une très grande rigueur; du plus petit jusqu'au plus grand, personne ne peut s'y soustraire. Pourtant...

Dans la banlieue de Marrakech, très déshéritée et abandonnée par les autorités, un Français se donne corps et âme pour aider les miséreux vivants dans la crasse la plus totale dans des cabanes de tôles, de cartons et de toutes sortes de récupérations. Adrien y est secrétaire, maçon, infirmier, instituteur, porte-parole auprès des autorités, etc!

Comme tous les Français, il doit faire sa valise et rentrer en France, ceci avec un très fort serrement de cœur...

Mais le serrement de cœur est également très fort chez ses amis marocains; à tel point que l'imam du secteur vient le voir le jour prévu pour le départ et lui signifie fermement qu'il doit rester au milieu de son peuple:

- *Tu es des nôtres, si tu le veux tu peux partir, tu es libre, mais au nom de tous les miens je te prie de rester parmi nous!*

- *Mais, mon frère, tu sais bien que dans deux ou trois jours les gendarmes viendront me chercher pour m'expulser...*

- *Oui, certainement, mais les gendarmes ne pourront rien contre les centaines d'hommes et de femmes qui te protégeront!*

La suite est conforme aux prévisions de l'imam. Deux gendarmes se présentent, mais ne peuvent accéder à la maison d'Adrien, des dizaines de personnes bloquent l'entrée.

Deux jours après, c'est peut-être une quarantaine de gendarmes bien décidés à régler le problème Adrien. Impossible pour eux de pénétrer dans le Douar, tous les accès sont bloqués par des centaines de personnes.

En désespoir de cause, le Roi accorde une dispense pour ce Français qui sort de l'ordinaire.

Adrien est donc le seul Français à ne pas être expulsé.

Après quelques années au Maroc, Franck Gagnière, alias Adrien, termine sa carrière comme intendant dans un grand lycée parisien.

"À l'heure des choix, les hommes adorent employer le futur ou le futur antérieur. *Je ferai* ou *J'aurai fait* sont des phrases creuses sur l'échelle des valeurs humaines. Quand il faut solder les comptes, je préfère le présent ou le passé. Je fais ou J'ai fait."

Hélie de Saint Marc

Avec mes meilleurs vœux pour 2012.

Robert Chazal